

Laurent Maréchaux

Bijoux de famille

Tatiana Ivanov
1951-

Léo Ivanov
1949-1989

Olivier de Fourcy
1953-

Yves de Fourcy
1955-

Helena de Kermadec
1927-

Igor Ivanov
1921-1988

Natalia Ivanov
1922-

Rémi de Fourcy
1921-

Sacha Ivanov
1899-1985

Carmen Robles
1898-1984

Vladimir Ivanov
1858-1919

Rachel Akhmed
1864-1919

le dilettante

Laurent Maréchaux

Bijoux de famille

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Lucia Di Bisceglie

© le dilettante, 2008

ISBN 978-2-84263-272-4

*À Dominique Gaultier,
que j'ai maudit et qui
m'en voudra.*

«Si tu laisses s'exprimer ce qui est en toi, ce que tu exprimes te sauvera. Si tu ne laisses pas s'exprimer ce qui est en toi, ce que tu n'exprimes pas te détruira.»

Évangile selon saint Thomas

SACHA ET CARMEN

« Un mensonge assez souvent répété
devient une vérité. »

Hermann Goering
et/ou Joseph Staline

« Nous essaierons d'être élégants si
un jour nous sommes malheureux. »

Promesse de
Gérard Philipe à sa femme

Le 16 septembre 1907, Sacha Ivanov et Victor Bornstein prirent à Moscou le train qui les mènerait jusqu'à Paris entamer leurs études de médecine. Ils avaient dix-huit ans et se connaissaient depuis cinq ans. Seule différence notable : les yeux clairs et malicieux du premier contrastaient avec le regard sombre et mélancolique du second. Le voyage dura quatre jours et se déroula sans incident majeur, à l'exception d'une vingtaine de minutes de retard sur l'horaire officiel. Ils débarquèrent gare du Nord avec la légèreté et l'enthousiasme de deux adolescents pressés de vivre. Ils hélèrent un fiacre et se firent conduire rue Victor-Cousin dans une pension de famille tenue par une pianiste russe fantasque qui accueillait dans cet ancien hôtel tombé en désuétude de jeunes Slaves attirés par les universités

du Quartier latin. Le lendemain, ils s'inscrivirent à la faculté de médecine de la rue des Écoles; Sacha par vocation, Victor sans conviction. Une lumière automnale baignait la capitale et apportait une douceur apaisante à leur nouvelle existence. Ils n'avaient jamais quitté leur pays natal et s'étourdirent de leur liberté. Tout les émerveilla : les terrasses des cafés de la place de l'Odéon, la course folle des autos sur le boulevard Saint-Germain, les coups d'œil aguicheurs des Parisiennes sur le boulevard Saint-Michel, la quiétude du jardin du Luxembourg, les livres rares des bouquinistes le long des quais de Seine. Ils s'installèrent pour six ans dans une vie studieuse et licencieuse. Elle les mena aux portes de la guerre, loin de cette terre russe où ils avaient grandi dans l'insouciance et la protection des jupes maternelles.

Le hasard – qui n'existe pas – avait réuni leurs destins sur les bords de la mer Noire, une après-midi grisâtre d'août 1902. Leur amitié prit corps sur les bancs austères du collège militaire d'Odessa; elle traverserait l'épreuve du temps, les guerres, leurs tromperies et leurs trahisons

respectives et ne se démentirait jamais. Tous deux étaient fils uniques, rêveurs invétérés, contemplatifs chétifs et riches héritiers de domaines agricoles s'étendant aux confins de l'Ukraine et de la Russie. Victor était juif et ne s'en cachait pas. Selon toute vraisemblance, Sacha l'était par sa mère, mais le niait.

Cet enfant protégé se souviendrait longtemps de l'algarade qui décida de son sort au cours d'un dimanche d'été orageux. Effacé et affable, son père, Vladimir Ivanov, débarqua sans s'annoncer de Moscou – il possédait non loin de l'Arbat une imprimerie prospère, objet de sa fierté –, et décréta devant son épouse courroucée et des domestiques consternées que «les cajoleries avaient trop duré et que l'heure était venue de rentrer dans l'âge adulte».

Sacha n'avait jamais vu son père s'emporter, ni sa mère pleurer, ni ses parents s'insulter, il découvrit la violence conjugale; il en resta marqué pour toujours. Les adieux à «sa maman chérie» furent d'une tristesse déchirante. Le lendemain, Vladimir déposait son fils résigné devant les grilles du collège militaire d'Odessa,

avec pour seul réconfort un baiser sur le front. Son père avait raison. Après quelques mois difficiles où sa petite taille et sa timidité le desservirent, l'uniforme de cadet le transcenda, l'éducation martiale le transforma. La discipline, la fascination des armes, l'esprit de sacrifice et de camaraderie lui révélèrent sa part de virilité. Durant ces quatre années de réclusion, il apprit à faire son lit au carré, se servir d'un balai, cirer ses brodequins, astiquer et recoudre les boutons de sa vareuse, marcher au pas, tirer au fusil, parler français, jouer du piano, subir les railleries inévitables de quelques camarades envieux de son charme et de ses talents hétéroclites et les affronter. Sacha partageait sa chambrée avec un adolescent sensible et brillant, Victor Bornstein. Il se lia avec ce coturne réservé et mit en commun les rêves, la dérision et la curiosité qui agitaient son esprit romanesque.

Quand leurs compagnons d'armes s'enflammaient pour la sainte Russie, les victoires d'Alexandre I^{er} sur Napoléon ou leurs affectations futures, eux se passionnaient pour Tolstoï et Dostoïevski, les préludes de Rachmaninov ou les pièces de Tchekhov. Au bout de quatre années, ils obtinrent leur baccalauréat; Sacha sortit major de sa promotion, juste devant Victor.

La naissance du bolchevisme et les troubles à répétition bousculèrent le cours tumultueux de l'histoire, anéantirent leur carrière militaire et les rendirent à la vie civile. Acculé au compromis, le tsar Nicolas II perdit son aura et Vladimir Ivanov ses illusions. Plus question de voir son fils servir un monarque chancelant ou risquer sa vie pour des premiers ministres veules et va-t-en-guerre. La sainte Russie partait à la dérive, l'ambiance devenait délétère, l'armée sentait le soufre et la désertion. L'imprimerie familiale connut ses premières grèves, Vladimir Ivanov sombra dans une mélancolie qui ne le quitterait plus. Rachel tenait sa revanche, elle convainquit son époux, avec une perfidie toute féminine, d'envoyer leur fils à l'étranger entreprendre les études médicales auxquelles elle le prédestinait. Cela l'éloignerait des turbulences politiques, en attendant le retour de jours heureux. Sacha persuada Victor d'être du voyage. S'il avait voulu être ingénieur, son ami se serait, sur-le-champ, passionné pour la mécanique.

Année après année, les deux carabins gravirent les marches conduisant au serment d'Hippocrate ; Victor avec persévérance, Sacha avec indifférence. La médecine ne l'intéressait déjà plus,

soigner son prochain n'était pas sa vocation. Son esprit créatif préférait l'excitation et la mise au point de découvertes, souvent farfelues, parfois géniales ; il serait chercheur et même inventeur. En Russie, la situation se dégradait, les mandats en provenance de Moscou se raréfièrent, leurs ressources s'épuisèrent. Au faste des premiers temps – où l'on voyait nos deux compères hanter en compagnie de belles effrontées les cabarets de Montmartre et se montrer dans les brasseries de Montparnasse avec des peintres à la réputation sulfureuse et des poétesses exaltées –, succédèrent des périodes de vaches maigres. Avant beaucoup d'autres, Sacha et Victor connurent l'existence précaire des émigrés russes blancs : les sandwiches à la moutarde pour calmer une faim tyrannique, la traversée de Paris à pied pour acheter, rue des Pyrénées, une boîte de sardines dix sous moins chère que chez l'épicier de la rue Cujas, le lavage nocturne des voitures de maîtres dans des garages des banlieues chic et l'accompagnement au piano, dans les cinémas des Grands Boulevards, des premiers films muets pour payer des loyers en retard de plusieurs mensualités. Des décennies plus tard, quand il évoquerait devant ses enfants ou ses petits-enfants ses années d'ascétisme forcé, Sacha en

parlerait toujours avec nostalgie, comme d'une époque heureuse où fraternité et dénuement favorisaient la richesse intérieure.

Au cours de son unique visite en France, effectuée avec peine durant l'été 1913 – Rachel avoisinait le quintal, son cœur était fragile et sa circulation sanguine difficile –, sa mère déborda de tendresse et d'affection pour son *koussinka* – son petit poussin. Vladimir était resté à Moscou veiller sur la maison et garder l'imprimerie convoitée par les rouges. Elle voulut tout voir – la tour Eiffel, le château de Versailles, la Conciergerie où avait été enfermée Marie-Antoinette et la maison de Victor Hugo, place des Vosges –, tout connaître : visiter le Louvre et les Invalides, assister à une soirée à l'Opéra, au Théâtre-Français et au Moulin Rouge, dîner au Café de la Paix, chez Maxim's ou au Procope. Elle parlait fort, se montrait volubile et exubérante, s'habillait de tenues extravagantes, arborait des bijoux clinquants et dégageait un parfum entêtant, un mélange de musc et de muguet. Derrière un sourire indulgent et une prévention de tous les instants, son fils dissimulait mal sa gêne. Ils se laissèrent photographier place de la Concorde par un artiste ambulant. Sacha

conserva dans son portefeuille ce tirage jauni et écorné jusqu'à sa mort. À l'heure des adieux, elle l'enserra – au risque de l'étouffer – dans ses bras potelés, le noya sous ses larmes et glissa avec maladresse dans sa main son saphir de vingt carats afin qu'il ne manque de rien au cas où elle disparaîtrait. Dans un dernier sanglot, elle lui promit – si la guerre civile éclatait – qu'elle entermerait à son intention ses bijoux de famille, au pied du chêne centenaire ombrageant leur datcha ukrainienne. Son train s'ébranla, les séparant pour toujours.

L'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand et la déclaration de guerre surprirent les deux amis en pleine euphorie : Victor était rentré au service de cardiologie de l'Hôtel-Dieu et Sacha avait trouvé un poste de biologiste à l'Institut Pasteur. Ils s'installèrent au 55, boulevard Saint-Jacques dans un deux-pièces ensoleillé surplombant une salle de danse. L'Europe se scinda en deux ; la traverser pour rejoindre la Russie s'avérait impossible. Sacha et Victor constatèrent leur exil forcé et renoncèrent à regagner, pour la défendre, la terre qui les avait vus naître. La France les avait accueillis, nourris, hébergés, formés ; ils décidèrent de s'acquitter

de la dette qu'ils avaient contractée. Ils s'engagèrent au fort de Nogent dans la Légion étrangère et gardèrent leur identité; Sacha déclara qu'il était pianiste, Victor médecin. Le premier fut affecté au régiment étranger de cavalerie, le second au service de santé. Après une formation militaire rudimentaire, ils s'embarquèrent à Marseille, destination Athènes, à bord du *Sphinx*, un paquebot des Messageries maritimes réquisitionné par le ministère de la Guerre pour transporter sur le front méditerranéen les troupes fraîches de l'armée d'Orient. L'exotisme excita leur curiosité. Cantonnés – sans permission de sortie – dans une caserne jouxtant le port du Pirée, ils firent le mur, visitèrent au clair de lune l'Acropole, s'enivrèrent dans les tavernes de Plaka, avant d'être arrêtés en état d'ébriété par une patrouille de la police militaire. Ils achevèrent leur première nuit orientale sur la paille d'un cachot humide. Leur transfert vers Salonique leur épargna d'être dévorés par les poux et les punaises qui pullulaient dans ce nouveau gîte. Leur passage à l'école des cadets d'Odessa les avait familiarisés avec le maniement des armes, les combats éveillèrent l'instinct guerrier de Sacha. Il s'illustra dans les affrontements à l'arme blanche contre les Turcs et gravit à vitesse accélérée les

échelons de la hiérarchie militaire. Au bout de six mois, il était brigadier-chef et respecté pour son courage et son insolence narquoise. Conteur-né et affabulateur invétéré, Sacha s'inventa une ascendance cosaque et un lointain cousinage avec Gengis Khan; ses faits d'armes amplifiés et déformés, enrichis de prouesses imaginaires distillées avec subtilité, transformèrent sa vie tumultueuse en légende. Le 13 octobre 1916, son régiment fut désigné pour prendre d'assaut une batterie ottomane dont les tirs bien réglés décimaient l'infanterie française. Sacha, porté par la puissance de son demi-sang arabe, monta en ligne sabre au clair. La première salve l'épargna, la seconde faucha sa monture et le toucha de plein fouet. La charge héroïque tourna à la débâcle. Abandonné par ses cuirassiers en pleine déroute, il râla jusqu'au soir, buvant son urine pour se désaltérer. La froideur de la nuit l'enveloppa; il chercha, dans la contemplation des étoiles et d'une lune moqueuse, la sérénité propice au grand départ. Un souffle léger balaya son visage, il crut entendre – portée par la brise – la voix réconfortante de sa mère venue lui dire adieu. Apaisé, il ferma les yeux; ils se reverraient dans l'au-delà.